

JOURNAL DES BENOISSE
PETIT COURRIER DES BENOIS
 48 RUE VIVIENNE
 PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

On habille assez simplement les enfants quant à la façon, mais les étoffes laissent à désirer sous le rapport de la simplicité. La robe unie, genre blouse, se fait en velours côtelé; si le corsage retombe en bouillon, on le fait dépasser par des flots de coques disposés à l'instar de ceux des gentilshommes sous Louis XIII; si la robe est à taille plissée ou froncée, on met des rubans en bretelle, qui doivent tomber presque au bord de la jupe et qui se prennent dans une ceinture nouée de coques sans bouts flottants. L'écossais, comme le velours côtelé, est très à la mode, mais presque toujours il se combine avec un lainage uni assorti à la couleur du fond. Si le costume est en uni, les accessoires seront en écossais; quelquefois, un pli écossais interrompra, à gauche, ceux de la jupe. S'il est en écossais, l'inverse se fera, mais la manche sera en uni.

La redingote est une jolie façon et aussi la douillette que portent les fillettes de huit ans et plus; la mante est remplacée par le manteau *pioupiou*, en drap gris bleu, droit devant et boutonné des deux côtés; la



Redingote en drap gris acier. — Costume en cachemire noir.
 De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

jupe est légèrement plissée derrière, et le dos a la taille prise dans une patte boutonnée, comme celle de la capote du soldat. Tout à fait gentille cette

forme qui en militarisant la tournure ne lui enlève rien de sa grâce.

La robe à taille ronde un peu courte est drôlette. La voici telle que nous l'avons vue sur une mignonne enfant de sept ans :

Vigogne vieux rose. La jupe, avec un haut ourlet, est froncée au tour de taille, et le corsage, un peu court, froncé aussi au tour de taille et, dans le haut, un empiècement carré en velours écossais, avec une petite tête frisottante. Une ruche à l'encolure et à la manche, au bas du parement de velours. Un ruban rose ancien autour de la taille est agrafé, derrière, sous un gros chou en ruban. L'on ne peut désirer plus de simplicité; mais, comme cette façon a quelque chose d'original, ne s'avise-t-on pas de la faire en velours uni? Eh bien! ce n'est plus cela du tout et ce riche tissu, malgré, ou plutôt à cause de son élégance, lui enlève le genre un peu rural qui avait séduit.

Très très élégant le costume en velours écossais fond rouge, uniquement à cause du tissu, la façon est toute simple : jupe froncée et corsage-casaquin, à ceinture nouée de côté, avec un grand col au point Colbert et une haute manchette appliquée sur le parement, un peu évasé sur la manche plate.

Malgré la saison, les fillettes porteront encore le costume crème en gros lainage et, pour les jours pluvieux, en grosse limousine ou en molleton *chartreux* ou *capucin*, ce dernier servira de costume pour les cours. La pelisse assortie serait comme il faut, ainsi que la toque en fourrure.

La toque en fourrure sied si bien aux enfants! Il y en a en astrakan, en loutre, en castor; plate ou un peu conique, sans aucun ornement de ganse ou de glands.

La botte dépassée par la chaussette de couleur, ou le bas à fines côtes marron, marine, ou à rayures éteintes, avec la bottine, se porte indifféremment; c'est affaire d'habitude.

Point de tournure ou très peu, si elle est nécessaire pour soutenir la jupe de la mante ou du manteau, qui doit couvrir celle du costume. Les enfants ne sont point court vêtus, au contraire, la jupe descend à mi-jambes et même jusqu'à la botte; pour les toutes petites, seulement jusqu'à la cheville. On leur mettra, cet hiver, des cols, des colliers en fourrure simplement agrafés, sans ruban et sans nœud.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 145 et 147)

Robe en drap gris ornée de passementerie. — Forme redingote du côté droit, se ferme diagonalement à partir de l'encolure jusqu'au bas de la taille où elle tombe droite; la jupe se continue par plusieurs gros plis plats. Soutache au bas de la jupe comme au bord de la redingote. Le côté qui forme veste a deux revers et se termine par deux petites basques superposées. Soutache aux manches et au col droit.

Robe en cachemire français prune. — Jupe à gros plis, cerclée de cinq rangs de velours. Une draperie prenant sous l'un des plis de la jupe, vient se perdre à gauche et se plisser de trois plis, qui la font descendre en spirale; trois rangs de velours au contour. Corsage froncé pris à la taille dans une ceinture soutachée, motif assorti partant du haut de l'épaule. Manche formant trois plis sur la couture extérieure, épaulette en soutache; pareille garniture posée à plat au bas de la manche. Le col droit soutaché est monté à une petite pièce soutachée qui remplit le vide laissé par les côtés croisés. Manchon en velours froncé avec tête dépassant les fronces.

Matinée en flanelle bleu pâle. — Devant, chemisette en mousseline; de chaque côté, une dentelle tombe en spirale jusqu'au bas de la basque qu'elle contourne en fron-

çant un peu. Deux rangs de cinq petits plis, partant de l'épaule, se rejoignent à la taille; celui qui vient de la colerette en dentelle se termine à la basque. Au milieu du dos, dentelle posée à plat, se terminant en pointe, cernée de chaque côté par plusieurs plis qui viennent se serrer à la taille pour s'écarter ensuite en éventail; la dentelle de la basque se relève à cet écartement et forme un petit poulf. Jockey à la manche, où deux plis verticaux la serrent au-dessus du revers qui s'ouvre, en biaisant, sur la couture intérieure; dentelle froncée en engageante.

Veste en drap couverte d'un dessin vermicelle en soutache sur lequel se détache un très beau dessin également soutaché. Col rabattu et soutaché. Veste très jolie et distinguée : 95 francs.

Veste en drap garnie de carakul. — Façon ajustée; le devant légèrement entr'ouvert, ainsi que le col droit, s'agrafe à la poitrine. Un col montant en fourrure descend en pointe jusqu'au bord supérieur de la bande de carakul qui fait le tour de la basque. A la manche, un haut parement en carakul. Doublure élégante. Prix de la veste : 175 francs.

Explication de la Gravure coloriée 4752

Pardessus en drap moutonné, pour petite fille de 6 ans, genre Directoire, couleur bois de rennes. — La façon ajustée au dos, vague et droite devant. Une bande de moire assortie part de la couture du dessus de l'épaule et descend en étoile en suivant le bord. Col en moire, de même que le poignet évasé auquel se monte la manche qui est froncée. Une épaulette en drap est montée par de

gros plis; une patte en moire sur la poitrine et une broderie en flèche pour garnir la fente de la poche intérieure. Souliers avec guêtres en drap. Chapeau en feutre à bavolet retroussé doublé de velours; nœud en pékin fauve et mastic.

Manteau en drap bleu chasseur pour fillette de 16 ans. Façon cambrée au dos; le devant, mi-ajusté, s'échancre

sur une chemisette plissée en faille qui fait pointe au-dessous de la taille; de là, part une quille plissée qui se joint à la jupe du manteau à son bord de droite, le bord gauche se boutonne tout le long sous un galon brodé qui tourne en angle; même galon à l'autre bord. Devant-veste Figaro avec grelots; mêmes grelots au parement en velours de la manche pagode. Bottes en chevreau brillant. Chapeau en feutre bleu garni de coques en ruban et d'une plume roulée en crosse.

Blouse en chemisette gris-vert pour petit garçon de 4 ans. — Se ferme verticalement à droite; sur le dessus se pose une bande soutachée. Col, poignet de la manche et ceinture soutachés. Bas rouges. Souliers à boucle. Bérêt Scapin.

Costume en drap chaudron de deux tons pour fillette de 14 ans. — Le devant est en drap de ton clair brodé, dans

ton foncé, s'ajuste aux côtés de ce devant; elle est cintrée derrière, un peu vague devant, avec des revers. Une poche, rapportée un peu au-dessous de la taille, est ornée de motifs en soutache, motifs que l'on retrouve à la man-

cheronde. Bas chaudron. Bottes en chevreau mat. Chapeau en feutre chaudron garni de plumes.

Costume en cachemire gris et tissu écossais pour fillette de 8 ans. — La jupe unie, couverte derrière, par les plis creux du dos de la polonaise, a une bande en écossais à droite, puis un pli creux gris; le tablier uni est couvert par une draperie grise. Le corsage polonaise a la basque échancrée sur la hanche et s'avance, devant, en pointe arrondie.

Un col marin en écossais forme empiècement carré sur la poitrine; col montant et parement en écossais ainsi que la ceinture, qui passe sur la han-



5116

Matinée en flanelle (dos).
Modèle de Mademoiselle Thirion.



5115

Matinée en flanelle bleue.
(Face).



5129

Veste en drap entièrement soutachée.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



5128

Veste en drap garni de carakul.
De la Scabieuse.

le bas, d'une soutache foncée; le plastron, sur lequel se croise une légère draperie soutachée qui se prend dans une demi-ceinture soutachée, est uni. La redingote, de

che, sous les pans de la polonaise pour se nouer à gauche. Chapeau en feutre gris, plumes rouges et grises.

CHRONIQUE



Je découvre, à cette heure, l'un des avantages du *dépaysement* : c'est qu'il tue les petites gens, de même que l'hiver détruit les chenilles. En ce moment telle chose, qui m'agitait douloureusement les nerfs, me fait rire et je m'amuse, sous cape, de la persévérance avec laquelle mon cher pays prend au sérieux, périodiquement, les mêmes comédies amenant les mêmes dénouements et les mêmes situations burlesques.

Je sais, pertinemment, que cet état enviable d'équilibre où je me trouve aujourd'hui, ne durera pas toujours, que je m'emballerais de nouveau en faveur de celui-ci, que la bêtise de cette autre me fera monter, un beau matin, comme une soupe au lait. Aussi bien les gens trop calmes risquent de n'être pas toujours très amusants, et

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Mais je tâcherai de garder le plus longtemps possible l'égalité d'humeur actuelle, dont on m'a reproché parfois de m'être départie.

En traversant Paris, dans le trajet de la gare à ma maison, j'ai observé que les murs des édifices étaient colorés d'un aimable incarnat, comme les joues d'une femme bien élevée devant qui l'on tient des propos un peu libres. Vérification faite, ce qui ressemblait au rouge de la pudeur n'était que le fard du maquillage et, certes, la chose avait moins de quoi m'étonner. Les candidats ont déteint, ou du moins leurs affiches. Que sera-ce de leurs opinions quand il s'agira de former un ministère, d'obtenir une recette générale, voire même un simple bureau de tabac ! C'est pour le coup qu'on s'apercevra que les nuances d'aujourd'hui ne sont pas solides.

A propos de candidats, j'ai demandé ce qui était advenu du *mien*, de celui dont je vous parlais il y a un mois, pour lequel j'ai collé des bandes, écrit des adresses, distribué aux gamins des bâtons de sucre d'orge à la douzaine.

Le brave homme a été battu à plate couture.

Comme je déplorais sa défaite avec plus de politesse que de sincérité, plaignant ses partisans d'avoir été vaincus, l'un d'eux m'a fait cette réponse digne de figurer dans une comédie autre que la grande comédie électorale :

— Vaincus, nous ! En aucune façon. Nous avons couché sur nos positions ; *seulement nos positions étaient mauvaises*.

Tandis que j'étais à parler politique, j'ai demandé ce que devenait le Général. Toutes les personnes présentes ont levé le nez en l'air avec ébahissement, comme si je m'étais informée du Masque-de-Fer. On m'a invitée à poser ma question d'une façon plus intelligible. Il y a tant de généraux en France !

On a fini cependant par comprendre de qui je parlais. Tout de suite les mines se sont allongées, comme il arrive aux gens qui sont témoins — et quelque peu victimes — d'une forte « gaffe ». Immé-

diatement j'ai saisi la note, quitte à jouer faux, pour me divertir un brin. Les apprentis Molière de la chronique voudraient donner à croire que le monde parisien, brûlant ce qu'il adorait, tombe à bras raccourcis sur Boulanger ou se défend de l'avoir connu, maintenant qu'a chanté le coq perché sur l'urne électorale. C'est faire preuve d'une observation superficielle ou d'une malveillance de parti-pris. Nous n'en sommes plus là et le genre humain a progressé depuis Clovis. On ne brûle plus les idoles démodées ou frappées d'impuissance. On les resserre sans bruit au garde-meubles (qui peut prévoir l'avenir ?) et l'on évite d'en parler. Voilà ce qu'on a fait pour le Général. Aujourd'hui prononcer son nom, même pour en dire du mal, est une marque d'éducation défectueuse ou de provincialisme achevé.

Voyons ! Mettez-vous à la place de la jolie petite baronne qui se donnait une peine infinie pour faire croire qu'IL la perdait de réputation, alors qu'ils ne s'étaient jamais adressé un salut et qui n'est parvenue qu'après six mois d'efforts à se faire compromettre sérieusement. Seriez-vous enchantée qu'on vous rappelât un défaut de flair aussi pénible ?

Et croyez-vous que le comte de M... trouve une douceur mélodieuse à ce nom de Boulanger qui lui rappelle une des soirées les plus ridicules de sa vie, la fameuse réception du Grand-Hôtel ? De dix heures à minuit, à travers les salons regorgeant de curieux ou de fidèles, ce pauvre M... avait emboîté le pas derrière le Général, sans s'éloigner à plus d'une longueur de bras. Comme on demandait le lendemain à ce courtisan très nouveau la cause de cet enthousiasme... collant, il répondit, en ma présence, avec un de ces gestes que les bas-reliefs transmettent à la postérité :

— Il pouvait y avoir, dans cette foule, un assassin.

Le voilà tranquille désormais, celui que ses ennemis politiques appelaient César, avec une apparente ironie destinée à cacher d'autres sentiments. Il peut maintenant se promener dans les jolis chemins ou sur les rives sauvages de son île, sans que des folles jettent leurs personnes à sa tête ou des œilletons à sa boutonnière, sans que des « malins » se cramponnent aux basques de son habit. Seul le bruit du vent venu de France troublera la paix silencieuse de ses veillées. Les oreilles ne lui teinteront pas, car on ne parle plus de lui dans nos salons que l'annonce de sa présence rendait trop petits naguère. Cette grande famille du monde parisien compte à l'heure qu'il est trop de pendus pour que la corde n'y soit pas un sujet de conversation sévèrement consigné en dehors du seuil.

..

Après vous avoir dit de quoi Paris ne parle pas, le moment serait venu de vous apprendre de quoi il s'occupe. Ceci est moins aisé. Depuis longtemps, Paris a l'habitude d'acheter, chaque matin, l'esprit

et l'intérêt de la journée en même temps que le croissant de son premier déjeuner. Or les journaux sont tout entiers à la politique intérieure et extérieure qui, pour une pauvre chronique, est « comme si elle n'était pas ». Je pourrais cependant, tout comme une autre, publier certains *interviews* que j'ai eus sur le Bosphore où la prochaine visite d'un empereur qui ne nous aime guère assombrit les cœurs Français. Je pourrais commenter ce mot cruellement naïf d'une charmante smyrniote de quinze ans, que je félicitais de parler si bien notre langue et qui me répondait :

— Je l'adore. Malheureusement, c'est l'allemand qui devient aujourd'hui la langue *chic*, et il va falloir que je l'apprenne.

Quand on aime son pays, un mot semblable compense tristement les dithyrambes aussi longs que répétées de nos journaux sur le succès — magnifique et incontestable — de l'Exposition. La Tour Eiffel m'a paru aussi haute, quand je l'ai revue, mais j'ai été frappée de son aspect peu solide. A certains moments, quoi qu'en ait dit le Fabuliste, on voudrait se sentir un peu moins roseau, un peu plus chêne.

En revanche, il me semble qu'on ne parle pas assez — dans l'intérêt des organisateurs — de la fête qui se prépare au bénéfice des victimes d'Anvers, sous le patronage de Sa Majesté le roi des Belges ET de M^{me} Carnot. Pour traiter d'abord la question accessoire de cette galante rédaction des affiches, qu'on me permette de réclamer la Revision de la Constitution sur un point spécial. On ne peut se dissimuler que, chez nous, l'épouse du Président de la République est placée, par nos lois, dans une situation qui ne laisse pas d'être fautive à certains égards, et dont les inconvénients tombent sous le plus vulgaire bon sens. Par exemple, il peut prendre fantaisie, demain, à la reine des Belges de faire un voyage officiel à Paris. Immédiatement, voici la gare du Nord pavoisée, les troupes sur pied, les canons tirant des salves, un escadron de cuirassiers galopant autour du carrosse royal, et M. Carnot venant recevoir, sur le perron de l'Elysée, son auguste visiteuse.

Maintenant, supposons l'inverse : M^{me} Carnot se rend en Belgique huit jours après, laissant son mari

occupé à former le nouveau ministère. Quelle différence fâcheuse, injuste, inadmissible entre les deux réceptions ! Là, plus d'oriflammes déployées, plus de régiments en haie, pas un gramme de poudre brûlée. Une calèche à deux chevaux pour conduire la sympathique voyageuse à son hôtel, un valet de pied pour toute escorte et, au moment du départ, une note vulgaire mais probablement salée, remise sur un plateau en ruolz. C'est d'un bourgeois à soulever le cœur.

On ne saurait tolérer plus longtemps une lacune aussi anormale dans nos institutions républicaines, lacune contre laquelle, ainsi qu'on le voit, l'usage de nos mœurs tend à protester. Il faut qu'à l'avenir les compagnes de nos présidents aient leur préséance inscrite au cérémonial officiel confié aux soins de M. d'Ormesson, des honneurs personnels, quelques capitaines ou chefs d'escadron pour galoper à leur portière, des dames de service. Voilà une revision dont l'opportunité ne saurait être discutée, même par les opportunistes. Espérons que la nouvelle Chambre saura faire son devoir ; elle ne saurait mieux inaugurer ses travaux.

Pour en revenir aux fêtes de charité qui se préparent, je félicite le comité ordonnateur de sa franchise. Il ne cache point que les dépenses « accessoires » s'élèveront au moins à cent mille francs, ce qui n'est pas une somme quand il s'agit d'une fête organisée par les journalistes. On prétend néanmoins que ce chiffre émeut les « victimes » et l'on m'a cité deux ou trois veuves, peu versées dans la jurisprudence, qui se méfient du résultat et prétendent, aujourd'hui, que leurs maris sont morts d'un simple rhume de cerveau, contracté à la suite d'une station trop longue dans un courant d'air, avec les pieds humides.

Je conseille au roi des Belges et à M^{me} Carnot de calmer ces craintes erronées par une circulaire ainsi conçue :

« Le Comité des fêtes au profit des victimes de la catastrophe d'Anvers, s'engage formellement à « n'exercer aucun recours contre les intéressés, en « cas d'insuffisance dans les recettes. »

CONSTANCE.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

VŒU SINGULIER DE CHEVALIERS ANGLAIS

On sait qu'au Moyen Age les chevaliers qui partaient pour quelque expédition aventureuse s'engageaient, par quelque vœu singulier, à faire une action d'éclat.

Un des vœux les plus bizarres auxquels donna lieu cet usage est celui-ci : Le roi d'Angleterre, Édouard III, se disposant à attaquer la France, envoya une troupe de chevaliers à Valenciennes. « Et il y avait entre eux, dit le chroniqueur, plusieurs bacheliers qui avaient chacun un œil couvert de drap vermeil, afin de n'y point voir de cet œil. Ils avaient, dit-on, promis aux dames de leur pays qu'ils n'y verraient que d'un œil jusqu'à ce qu'ils aient fait quelque prouesse de leur corps en France. »

PENSÉES ET MAXIMES

Ouvrir son cœur à l'ambition, c'est le fermer au repos.

(Proverbe italien.)

Dans les grands malheurs, ne faire que son devoir, ce n'est pas le faire.

(M^{me} DE MAINTENON)

Épargner les plaisirs c'est les multiplier.

(FONTENELLE.)



COSTUMES DE VILLE DE MADAME BRUN-CAILLEUX, 11, RUE DU MARCHÉ-SAINT-HONORÉ.

Robe en satin gris uni et pékin noir sur gris. — La jupe en satin uni est plissée derrière, et le tablier en pékin, légèrement relevé, est réuni aux plis de derrière par une double spirale de dentelle noire. Les côtés du corsage en pékin; le milieu en gris uni et plissé en chemisette, est cerné par une dentelle noire froncée, qui fait bretelle; celle de gauche se termine par du satin plissé qui passe sur le côté droit pour venir mourir là où s'agrafe le corsage. Col plissé en satin. La manche en satin, avec une dentelle en parement, se boutonne extérieurement jusqu'au coude.

Robe en drap bleu. — La jupe plissée derrière et le tablier relevé régulièrement par des plis fixés au tour de taille; au bas de la jupe, pattes en passementerie d'inégales hauteurs, terminées en boutonnière. Le devant du corsage en soie bleue, est froncé en gerbe; trois rangs de galon forment des V; pattes pareilles à celles de la jupe posées en biais sur les côtés du corsage qui sont en drap. Col en passementerie; petits galons posés verticalement au bas de la manche.



MANTEAU ET COSTUME DE LA SCABIEUSE, 10, RUE DE LA PAIX.

Manteau de grand deuil en drap et crêpe. — Derrière, le milieu de la jupe est en crêpe, froncé sous la pointe du dos qui est ajusté et couvert de crêpe. Le devant en drap, façon demi-ajustée. La longue et large manche pagode fournit le panneau qui rejoint le crêpe, une fente horizontale est faite pour permettre de froncer la partie qui se monte à l'épaule et au côté du dos; la manche est rattachée à une partie sans fronces rabattue en revers et qui montre sa doublure de crêpe. Une belle frange au bord de la manche ainsi que sur le col droit; un biais de crêpe en épau-lette. Capote-toque en crêpe et voile assujetti par des plis.

Costume en crêpe anglais et cachemire. — Le côté gauche de la jupe en crêpe anglais forme un panneau qui pose sur le tablier de crêpe, lequel est coupé en biais par la jupe de cachemire dont le bord fuit de gauche à droite. De ce côté, à la taille, quelques plis mouvementent l'étoffe qui est plissée aux lés de derrière; un pli creux la joint au panneau qui reçoit un pli plus court qui fait angle. Le corsage, à plastron de crêpe anglais, a ses bords plissés réunis en pointe, à la taille, sous un biais de crêpe anglais. A la manche, pointe en crêpe dans le haut et au bas. Capote avec le devant dépassé par un biais de crêpe blanc, drapée d'un long voile; mentonnière en crêpe.

LES BRUYÈRES DE LIZZY

(SUITE ET FIN)



L'HEURE du retour approchait. Lizzy, fatiguée, ne voulait plus courir. Elle s'empara de la main de sa sœur et de celle de « son ami » et tous les trois s'en revinrent en causant gaie-ment comme de vieux camarades.

Le rendez-vous général était à sept heures sur la grève, où un plantureux souper attendait les invités de M. de la Chevinière. L'air de la mer est un si merveilleux apéritif, les estomacs bretons sont si complaisants, qu'on y fit grand honneur, et le soleil était tout à fait à l'horizon quand on songea au départ. L'embarquement fut bruyant comme celui du matin, mais bientôt, sous l'influence du crépuscule, le calme se fit sur le yacht. Les passagers réunis en petits groupes causaient à mi-voix, et l'on entendait la vague que fendait la proue du bateau et la brise qui se jouait dans la voile.

Lizzy s'était endormie sur l'épaule de sa sœur. D'Albray était resté près de la jeune femme, assis sur un petit pliant, presque à ses pieds. Leur causerie, que n'égayaient plus les joyeuses saillies de l'enfant, prit peu à peu un tour sérieux, intime, comme celle de deux amis qui se retrouvent après une longue séparation.

Pierre racontait ses préoccupations, ses déceptions, sa profonde lassitude de toutes choses, et Yvonne écoutait, attentive, cette confession de désabusé, l'interrompant parfois pour le gronder doucement, ou relever son courage avec ces mots tendres comme une caresse, dont les femmes ont seules le secret.

Tout à coup, à quelques pas d'eux, une jeune fille entonna ce ravissant air vendéen :

Va, mon ami, va,
La lune se lève !
Va, mon ami, va,
La lune s'en va !

Ils se turent pour écouter la douce ballade qui s'harmonisait si bien avec le rythme lent et monotone de la vague et cette calme nuit d'août.

Le chant fini, ils restèrent silencieux, emportés par leurs pensées et leurs souvenirs.

Ce qui absorbait d'Albray, ce n'était plus comme le matin les tristesses du passé ou les incertitudes de l'avenir ; ses yeux n'erraient plus indécis à l'horizon, ils se fixaient tout près de lui sur le joli groupe que formaient les deux sœurs enlacées l'une à l'autre ; mais c'était surtout Yvonne qui attirait et charmait son regard. Par une inconsciente coquetterie, elle avait ôté le grand chapeau qui cachait son front et ses cheveux, et avait jeté sur sa tête une mantille blanche. Ainsi enveloppée, éclairée par le magique rayonnement de la lune, elle avait un air d'apparition qui la rendait étrangement séduisante. Sa tête se penchait sur celle de l'enfant avec un délicieux mouvement de protection et de sollicitude. Une de ses mains se perdait à demi dans la cheve-

lure d'or de la fillette ; l'autre, qu'elle avait dégantée pour je ne sais quel soin maternel, se posait fine et blanche sur le bouquet de bruyères et de chèvre-feuilles. Si le visage se perdait dans la demi-teinte, le corps souple apparaissait en pleine lumière dessinant son onduleuse silhouette sur le ciel bleu étoilé d'or.

D'Albray contemplait la jeune femme avec une sorte de religieuse admiration. On eût dit qu'il voulait graver dans son souvenir le doux visage si longtemps oublié !

Les yeux fermés, Yvonne semblait dormir. Mais le scintillement d'une larme au travers des longs cils bruns trahissait une poignante rêverie. Parfois un bruyant éclat de rire, un mot trivial lancé à l'autre bout du bateau, la faisait sortir de sa torpeur. Alors sa main de patricienne, qu'un statuaire du ^{xv}^e siècle eût rêvée pour modèle, serrait nerveusement le bouquet posé sur ses genoux. Entr'ouvrant les paupières elle jetait, sur l'enfant qui dormait riante et calme sous sa garde, un regard si tendre et si profondément triste qu'il révélait à d'Albray tous les secrets de son âme...

Pauvre Yvonne !... Maintenant il comprenait cette nature d'élite, ce courage à la fois si héroïque et si simple. Rivée à un être grossier qui l'aimait lourdement, condamnée à marcher seule dans la vie, elle avait conservé sa bonté, sa grâce, son sourire. Si dans l'intime de son être il y avait eu des souffrances et des révoltes, jamais ses lèvres n'avaient laissé échapper une plainte ou un regret. Tout à l'heure, c'était elle qui l'avait apaisé, consolé, fortifié, lui, à qui il restait l'avenir, l'espérance et la liberté ! Et il avait pu l'écouter sans comprendre de suite que les cœurs brisés sont seuls vraiment compatissants et que, pour mettre un baume efficace sur les âmes endolories, il faut avoir souffert !...

Pierre était fort humilié de s'être laissé prendre, comme les êtres vulgaires et superficiels, à la surface dorée de l'existence de M^{me} de la Hersonnière et de n'avoir pas deviné qu'aux natures délicates et élevées comme celle d'Yvonne, il faut autre chose que la vie facile et luxueuse. Il se disait que *lui* aurait su rendre heureuse cette charmante femme, que dans sa bonté Dieu avait mise un jour sur sa route, et il maudissait sa folle ambition qui l'avait fait passer à côté du bonheur pour courir après de décevantes chimères... Si encore il avait pu rester près d'elle, la voir, l'entendre, l'envelopper d'une affection discrète, mais douce et chaude comme un duvet de cygne, il aurait été presque heureux. Hélas ! cela était impossible. Il fallait partir. Elle allait rester dans son isolement d'âme, sans même se douter de l'ardente sympathie de Pierre et de la place qu'elle avait reprise dans sa vie.

Cette idée le désolait. Ne pouvant la faire tout à fait sienne, il aurait voulu posséder au moins un peu

de sa pensée et de son cœur, se dire que son souvenir l'accompagnerait dans son lointain exil et, comme un collégien, cet homme de trente-cinq ans rêvait d'emporter là-bas, au pays inconnu, quelque chose d'elle, *une relique des heures charmantes si tôt envolées*, et il convoitait le long gant de Suède tombé à terre, une des bruyères que froissaient ses doigts effilés... Que ceux qui n'ont jamais senti leur cœur battre plus vite et plus fort, lui jettent la première pierre !

Tortillant sa barbiche blonde, tambourinant avec sa canne le bout de ses pieds étroitement chaussés, Pierre cherchait un prétexte pour arracher Yvonne à sa rêverie et reprendre l'intime causerie interrompue.

Le temps pressait. Silencieusement que marchait le voilier, le vent étant presque tombé, on approchait pourtant du rivage. Sous le rayonnement de la lune, les villas de la côte, le vieux château et le clocher de Pornic profilaient nettement leur silhouette, formant le plus merveilleux panorama qui se puisse imaginer.

Le vieux château surtout était superbe. C'était l'imposante vision du passé dans toute sa grandeur et son héroïsme. La grosse tour, la seule qui ait résisté aux attaques des hommes et des siècles, se dressait fièrement à l'horizon, à demi drapée dans son manteau de lierre. Aux places que ne recouvrait pas le sombre feuillage, la lune mettait des taches de lumière blanche et crue comme une projection électrique. Debout sur les roches grises que la mer baigne presque incessamment, le géant de pierre enveloppait dans son ombre la croix de granit sous laquelle dorment de leur glorieux sommeil les Vendéens tombés pour leur Dieu et leur roi ! La mort les a pris, mais ils sont restés sur le rempart qu'ils avaient juré de défendre...

Il était merveilleusement beau ce vieux donjon ainsi illuminé ! Mais d'Albray ne voyait, n'admirait rien autre que la femme qui était en face de lui et que bientôt il allait quitter peut-être pour ne la jamais revoir. Encore quelques instants et l'heure de la séparation sonnerait, et il devrait se contenter d'un adieu banal au milieu du brouhaha du débarquement. Alors, comme un poltron révolté, il alla droit au but et, sans préambule puisqu'il n'en trouvait pas, il se rapprocha de la jeune femme et moitié riant, presque à voix haute, il lui dit :

— J'ai, madame, une faveur à vous demander. Je suis très superstitieux et j'ai le culte du fétichisme. Je suis certain qu'une des bruyères de votre bouquet conjurera ma mauvaise étoile et me portera bonheur.

En l'entendant, Yvonne tressaillit douloureusement.

— Un homme qui s'exile, continua Pierre de sa voix pénétrante, c'est presque un mourant... On ne le désespère pas par un refus... Oh ! ne me dites pas non, je vous en supplie ! et faites-moi l'aumône d'une de vos fleurs.

Elle releva la tête avec un ineffable sourire.

— Vous porter bonheur ? Oh ! oui, je le veux bien.

Et lentement, brin à brin, elle défit le bouquet posé sur ses genoux, puis, lui tendant quelques-unes des fleurettes roses, elle ajouta :

— Voyez, elles sont déjà presque flétries ! Et, comme se parlant à elle-même : « Ainsi vont les joies de la vie !... »

D'Albray prit les fleurettes, mais il garda aussi la *petite main qui les tenait*. Tout bas, il demanda une prière et un souvenir « au nom du doux passé ».

— Je vous le promets, murmura la jeune femme.

Alors avec des mots qui vibraient comme une caresse à l'oreille d'Yvonne, il lui parla des heures envolées, feuilletant les radieuses pages de leur jeune et chaste roman... Oh ! s'il avait su, comme il serait resté près d'elle, au lieu d'user son âme et son corps à la poursuite d'un bonheur qui glissait entre ses mains, semblable à un fantôme !... S'il s'était laissé entraîner par le torrent mondain, c'est qu'il n'avait jamais osé croire à son amour à elle... Mais sa douce image était toujours restée au fond de son cœur et il n'avait jamais oublié l'amie de sa jeunesse... Et maintenant, qu'il la retrouvait plus charmante encore que jadis, il fallait la quitter, lui dire adieu, s'en aller bien loin, dans un pays inconnu... Si encore il emportait la certitude qu'elle lui avait gardé un peu d'amour, il se sentirait là-bas plus fort et moins seul... il entreverrait l'avenir avec plus de courage, et quand il reviendrait il saurait où planter sa tente... Et pour être heureux il ne demanderait rien autre que de vivre dans son rayon, d'avoir le droit de l'aimer en silence et de se dévouer à elle.

Et la pauvre âme endolorie se laissait bercer par cette voix grave aux inflexions caressantes. Elle écoutait ce langage inconnu qui lui révélait tout un monde, entrevu dans ses rêves de jeune fille !... ses beaux rêves de seize ans, qu'elle croyait si bien morts sous les écrasements de la réalité, mais qui dormaient seulement, au plus intime de son être et n'attendaient, comme des violettes longtemps enfouies sous la neige, qu'une chaude effluve printanière pour éclore à nouveau. Les rayons de la lune satinaient le bras rond et blanc qui sortait à demi de la manche étroite, et la main fine de M^{me} de la Herssonnière restait emprisonnée dans celles du jeune homme.

La tête perdue, entraîné par ses paroles, grisé par cette éblouissante et chaude nuit d'août, par la muette émotion de la jeune femme, ne sachant plus où il était, ni ce qu'il faisait, Pierre porta à ses lèvres la main qui tremblait entre les siennes... Yvonne elle aussi avait tout oublié et pour la première fois, depuis de longues années, elle se sentait heureuse !...

Le yacht, toutes voiles déployées, arrivait au pied du château. Sous la lumière de la lune, la vieille croix des Vendéens apparaissait comme dans une apothéose. En la voyant Yvonne tressaillit, il lui sembla entendre les héros endormis lui reprocher sa défaillance et la rappeler à l'austère fidélité du serment... Le charme était rompu, le rêve détruit et les sévères réalités la ressaisissaient à nouveau.

Entre elle et cet homme au doux parler, au séduisant regard, le devoir et l'honneur creusaient un infranchissable abîme !...

Vivement elle retira sa main et se levant toute droite elle se signa en passant devant la croix, comme le font les Vendéennes. Puis joignant les mains dans un involontaire mouvement de prière, elle resta debout

rigide et pâle. Elle était merveilleusement belle ainsi et sa fièvre révolte la rendait plus séduisante encore aux yeux de Pierre, qui la regardait atterré et charmé tout à la fois...

Les bruyères et les chèvrefeuilles qui étaient sur ses genoux étaient tombées dans son brusque mouvement, Pierre s'inclina comme pour les ramasser. Ainsi agenouillé devant la jeune femme, il lui dit d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi, je vous en conjure !

Mais elle ne voulait plus l'entendre et son regard ardemment fixé sur le pieux symbole ne s'abaissa point...

Le bateau accostait. M. de la Chevinière commandait la manœuvre en capitaine expérimenté ; les passagers, sortis de leur somnolence, allaient et venaient, ayant subitement retrouvé leur bruyante gaieté, et sur le quai on apercevait les voitures qui attendaient les voyageurs. Yvonne se pencha vers sa sœur qui dormait enfouie sous des manteaux, comme un oiseau dans son nid ; elle l'éveilla avec un long baiser, disant de sa voix douce :

— Nous sommes arrivés, ma chérie !

Lizzy ouvrit lentement les yeux, avec ce joli mouvement étonné des enfants qui s'éveillent, sourit à sa sœur et se leva ; mais lorsqu'elle vit les fleurs éparses sur le pont, elle eut un vrai désespoir : « Mon bouquet !... mon beau bouquet !... »

Pour la première fois, Yvonne ne fit pas attention aux larmes de Lizzy et l'entraîna vivement au-devant de M. de la Herssonnière.

— Partons vite, je vous en prie, dit-elle à son mari en lui prenant le bras.

Guy regarda sa femme avec stupéfaction. D'ordinaire elle n'était pas si pressée et prolongeait volontiers les adieux. Elle s'appuyait sur lui toute tremblante, et sa voix était altérée. Qu'avait-elle donc ? Que s'était-il passé ?...

Guy était lourd et vulgaire, mais c'était un bon cœur et il adorait sa femme. Ce soir-là, son cœur lui tint lieu d'esprit. Il devina que rien n'est fatigant quand on souffre, comme les multiples questions dont on vous accable. Sans proférer un mot, avec mille précautions, il lui fit descendre l'escalier du bord et la mit en voiture, l'emmaillottant de son mieux, de ses grosses mains maladroites, dans les manteaux et les couvertures. Yvonne inerte et froide se laissait faire. Lizzy pleurait toujours ses fleurs.

— Que diable ! tu nous ennuies avec tes désespoirs, finit par dire brusquement M. de la Herssonnière, impatienté de ses doléances d'enfant gâté ; ce n'est pas si rare, des bruyères ! Tu en trouveras auprès de la maison de quoi en charger des charrettes, si cela t'amuse.

— Ce ne seront pas celles-là ! disait l'enfant au milieu de ses larmes.

— Consolez-vous, miss Lizzy, voici votre bouquet.

Elle poussa un cri de joie et, toute rayonnante, sauta au cou d'Albray. Pierre avait vu le chagrin de la fillette et hâtivement il avait ramassé le plus de fleurs possible, certain d'avoir en Lizzy un irrésistible avocat.

Il fallut bien qu'Yvonne joignît ses remerciements à ceux de sa sœur et de son mari, qui se confondait

en politesses, invitant instamment M. d'Albray à venir les voir à son retour en France.

Par un suprême effort de volonté, elle dompta son émotion et put, sans que sa voix la trahisse, adresser à l'homme qui l'avait si profondément troublée, quelques-unes de ces jolies phrases banales du répertoire féminin.

Moins maître de lui, Pierre, tête nue, balbutiait un adieu. Il semblait si désolé, si chagrin, qu'elle en fut touchée... Ne l'avait-elle pas encouragé par son attitude, son attention à l'écouter ?... Il ne la reconnaissait pas !... C'était elle qui, cédant à un entraînement irréfléchi, avait renoué la chaîne des souvenirs...

Des deux, quel était le plus coupable ?... Avait-elle le droit de se montrer si sévère ?...

La voiture s'ébranlait ; vivement, comme on le fait à un vieil ami, elle tendit sa main à Pierre... Il la saisit, la serra doucement, et se penchant aussi près d'elle que possible, il dit tout bas : « Merci ! » Mais ses yeux parlèrent plus que ses lèvres.

Les chevaux partirent au galop, et Lizzy agitant sa petite main cria : « Au revoir !... au revoir !... bon voyage ! »

D'Albray suivit des yeux la victoria ; quand elle eut disparu au tournant de la route, il poussa un soupir, alluma un cigare et silencieusement suivit son ami. Jean était habitué à cette façon d'agir. C'est ainsi qu'ils rentraient les soirs de bal, chacun poursuivant sa pensée ou sa chimère, sans s'inquiéter de son compagnon.

Le lendemain matin, ils prenaient tous deux le train pour Saint-Nazaire, et le soir ils s'embrassaient fraternellement sur le pont du *Rio*.

— Je compte sur toi pour me donner des nouvelles de France.

La promesse de Jean se perdit dans le coup de sifflet du départ, et il n'eut que le temps de sauter dans le canot qui devait le ramener à terre ; le bateau monstre sortait du port à toute vapeur, suivi des cris d'adieux de la foule.

Longtemps après que toute terre eut disparu à l'horizon, d'Albray, debout à l'arrière, cherchait à revoir, dans la brume, Noirmoutiers et la côte vendéenne... Quand la lune se leva brillante comme la veille, argentant les flots calmes, et qu'il ne vit plus rien que l'infini du ciel et de l'Océan, il ferma les yeux murmurant le vieux cri de départ du marin : « A Dieu va ! »

...La vie d'Yvonne a repris son cours ; seulement, comme si elle voulait se faire pardonner sa courte défaillance, elle est plus affectueuse pour Guy, supportant sans le trop gronder ses vulgarités et sa sottise. Quand on la voit passer le sourire aux lèvres, fêtée, respectée par tout son entourage, on dit : « Est-elle heureuse ! » Et plus d'une mère envie semblable bonheur pour sa fille...

Grâce aux soins de Lizzy, le bouquet de bruyères et de chèvrefeuilles a conservé bien des jours sa fraîcheur... Maintenant les pauvres petites fleurs desséchées reposent aux pieds de la Vierge, dans l'oratoire d'Yvonne... Mais ce n'est pas Lizzy qui les y a portées !...

JACQUES DE LA FAYE.

FIN

CONTE CATALAN

J'ai entendu conter cette histoire dans ma jeunesse, du temps où nous allions veiller au moulin du Font-Royal; du temps où nous employons nos heures à resserrer les mailles rompues de nos filets, tandis que les femmes faisaient avec leurs doigts, noirs et durs comme des branches de bois mort, des dentelles plus blanches que les neiges du Canigou, et fines comme la soie qu'enroulent les magnans autour des lentisques épineux.

Il y avait de belles filles au moulin et plus d'une, qui baissa le front sur sa dentelle en écoutant le récit du vieux Jacinta, relèverait maintenant sa tête grise et se rirait au souvenir du pauvre conte que je m'en vais chantant pour instruire les jeunes hommes et mettre quelques piécettes dans ma baratine de laine rouge.

Il était une fois un village, posé sur le versant du Canigou, et ce village était si petit et si bien caché derrière une ondulation de la montagne, que nul, jamais, n'en avait soupçonné l'existence.

Dans ce village vivait une *donzelle*, belle comme la madone de Font-Romen, et cette donzelle aimait un muletier qui, tout l'été, courait la montagne, de Barcelone à Puyceda.

Un jour, la donzelle dit au muletier :

— Je veux aller avec toi à Barcelone.

Et le muletier n'en voulut rien faire.

— Ah, dit Conchita, je suis lasse de voir toujours la neige devant mes yeux et les étoiles au-dessus de ma tête; je veux voir dans la plaine et, quand les soldats du roi maure passeront sur le chemin, je regarderai de loin leurs armures.

— Mais, dit Alonzo, qui pourra briser la roche qui empêche tes regards de pénétrer jusqu'à la plaine ?

— Toi !... dit Conchita, si tu m'aimes !...

Et, durant deux cents nuits, Alonzo creusa dans la pierre jusqu'à ce que la roche se détachât et s'en vint s'écrouler dans le torrent de la Sègre.

Alors Alonzo dit à Conchita :

— J'ai brisé la pierre et déchiré la montagne, prends-moi pour ton *pâtita*.

— Laisse-moi, dit Conchita, écarte un peu ma mantille, que je voie les armées du roi maure, qui descendent là dans la plaine.

Et Conchita avait à peine prononcé ces paroles, que le fils du roi maure leva la tête et aperçut le petit village dont nul, jusqu'alors, n'avait soupçonné l'existence.

Avec un blasphème affreux, il s'écria :

— De par Mahomet, nous aurons le nid et la fauvette !

Le village fut enseveli sous les ruines, Alonzo périt dans le combat et Conchita fut entraînée bien loin, par delà Grenade, au pays où les Maures foulent aux pieds les hosties saintes et brisent les images de la mère de Dieu.

Telle est l'histoire véritable que nous contait Jacinta; là, il s'arrêtait, mais moi je continue et je dis aux filles :

— Mieux vaut toute la vie avoir devant ses yeux la neige argentée des montagnes, et sur sa tête l'azur foncé de notre ciel catalan que de vivre esclave dans le pays où vos pères furent maîtres.

Puis je dis aux jeunes hommes :

— Plutôt perdre la vie de ton corps, que dévoiler à l'étranger le lieu de ta naissance et le visage de ta madone.

MAGALI.

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMERO DU 19 OCTOBRE :

MOTS EN CARRÉ : F O R Ê T
O R A G E
R A Y O N
É G O U T
T E N T E

SYLLABE CACHÉE :

Syllabe : C A
Mot : T A N E
Composé : C A T A N E

Les patrons suivants seront donnés en Novembre :

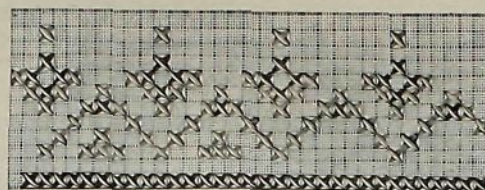
Le 2 novembre : Petit pardessus. — Corsage. — Tablier d'enfant. — Corsage. — Redingote de petite fille.
Le 9 novembre : Patron découpé : Mante Empire.
Le 16 novembre : Onzième album.
Le 23 novembre : Feuille de patrons.
Le 30 novembre : Supplément colorié.



Pardessus d'automne en drap de soie tour Eiffel.
(Vu de face).
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Pardessus d'automne en drap de soie tour Eiffel. — Les pans du devant tombent en forme d'étole et sont froncés à la taille; sur les bords, une broderie d'épine, ainsi qu'autour du capuchon qui s'arrondit, se fronce, et couvre entièrement le dos; il se monte à un col droit plissé et dégage la poitrine.

Cette façon de pardessus est originale. Elle se compose de l'étole qui est montée au capuchon, à la partie qui correspond au-dessus de l'épaule; les fronces se trouvent fixées, à la taille, sur un ruban qui, lui-même, y est fixé de chaque côté par une épingle. Le capuchon ouaté. L'on pourrait ajouter une manche qui serait ronde, demi-large et brodée au bas.



Bande au point de croix pour lambrequin.

Petite bande au point de croix, coton rose et brun. — La ligne du bas se fait en coton brun. S'emploiera pour tablier d'enfant et même pour allonger une garniture de lambrequin, de planche de vitrine, etc.



Pardessus d'automne en drap de soie,
(Vu de dos).

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4732

Et une Feuille de broderies : Tablier russe pour fillette. — Fichu en mousseline festonnée pour bébé. — Pantoufle soutachée. — Pochette pour les aiguilles, broderie au point lancé.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M^{me} TASKIN 2, r. de la Michodière — Etoffes en cachemire de la C^{ie} DES INDES 27, r. du 4 Septembre —

Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3, place du Théâtre Français — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix —

Chaussures de la M^{me} KAHN 55, r. Montorgueil.